

Interférences: l'architecture en partage

Jean-Louis Cohen et Hartmut Frank

Extrait de :

Jean-Louis Cohen, Hartmut Frank (dir.), Interférences/Interferenzen
Architecture Allemagne-France (1800-2000) (catalogue d'exposition)
Strasbourg, Musées de Strasbourg, 2013, p. 17-21.

Les échanges entre Allemagne et France ont fait l'objet d'innombrables enquêtes, dans le champ de la littérature, dans celui des sciences naturelles et sociales ou dans celui de l'art, et bien évidemment dans l'ordre du politique. Pourtant, à côté des figures tutélaires de Marianne et de Germania, celle d'Eupalinos – le protagoniste personnifiant l'architecte dans le dialogue publié par Paul Valéry en 1921 – est restée dans l'ombre, bien que la chronique parallèle des deux siècles passés ait été jalonnée de transformations territoriales, de projets et d'édifices. Dans le champ de l'architecture, les récits sur l'Allemagne et la France se sont inscrits dans une perspective forcée et binaire, dans laquelle des configurations nationales considérées de façon autonome étaient opposées à des dispositifs internationaux tels que le néoclassicisme, l'éclectisme, le fonctionnalisme ou le postmodernisme, pendant que les réseaux bilatéraux plus complexes étaient ignorés. L'exposition « Interférences / Interferenzen », que le présent ouvrage prolonge et précise, se propose plutôt de procéder à une visite des lieux, des villes et des paysages dans lesquels se sont matérialisés pendant un peu plus de deux siècles à la fois les entreprises allemandes et les entreprises françaises et leurs croisements. Pourront ainsi apparaître tant la dynamique propre à chaque espace national que la dynamique croisée des empiètements ou des enjambements territoriaux, et des relations nouées à distance entre les villes et les milieux professionnels ou culturels, souvent par l'intermédiaire de récits et d'échanges littéraires. En écho à l'exposition, et grâce aux ressources spécifiques de l'édition, les pages qui suivent rassemblent une grande partie de ces éléments visuels souvent inédits, regroupés dans des portfolios ordonnés selon une double logique thématique et chronologique. Les parallèles et les rapprochements que permettent ces images servent d'introduction aux essais analytiques, réunis eux aussi selon une séquence diachronique.

Plutôt que la figure des « influences » formelles, utilisée par l'histoire de l'art depuis le XIX^e siècle, celle de la « réception » des discours, proposée au milieu du XX^e siècle par l'école de Constance, ou celle, fort féconde dans le champ franco-allemand, des « transferts culturels », élaborée par Michel Espagne, celle de l'intertextualité proposée par Julia Kristeva puis par Gérard Genette semblerait à même de rendre compte des relations entretenues deux à deux par les discours, les projets, les plans et les édifices. Mais nous avons avancé la notion plus vaste d'« interférence », transposant librement une notion utilisée dans le domaine de la physique, où elle rend compte des perturbations introduites dans un champ électromagnétique par un champ voisin. La définition stricte de l'interférence comme superposition et somme algébrique conséquente de deux ondes d'un phénomène

physique vibratoire suppose l'existence de signaux et de phénomènes cycliques, comme ceux rencontrés sur les terrains qui nous occupent, où les idées et les formes apparaissent et s'échangent selon des rythmes intenses dans lesquels alternent et coexistent volonté de rupture avec les traditions et affirmation d'allégeance à celles-ci. Car ce ne sont pas simplement les relations ponctuelles structurant l'expérience historique qui nous intéressent ici, mais bien les réseaux dans lesquels circulent théories, idéologies et formes. Chacun des deux récits nationaux est en quelque sorte perturbé par l'autre à travers les frontières, elles-mêmes changeantes, tandis que des récits partagés sont élaborés dans les territoires disputés, sur le plan de la géographie la plus concrète, ou dans les disciplines intellectuelles et artistiques.

Le dessein est de construire une histoire de l'architecture et de l'urbanisme en Allemagne et en France, dans laquelle les conflits – trois guerres d'une ampleur matérielle et d'un impact symbolique considérable en moins d'un siècle – et les rapprochements politiques seront évoqués sans dissimulation, au travers de moments clés inscrits dans la chronique de l'invention architecturale et du développement urbain. Les épisodes considérés s'égrènent pendant les deux derniers siècles, scandés par des transformations politiques considérables et par la succession rapide de périodes de troubles et de conflictualité armée et de moments plus pacifiques. La scène instauratrice est celle de la Révolution française, qui coïncide avec la diffusion des Lumières dans l'ensemble du continent, et la scène conclusive celle de la nouvelle Europe formée au terme de la guerre froide, bien que les développements les plus récents soient aussi évoqués. Entre ces deux bornes, une certaine asymétrie géopolitique est la règle. Si l'espace national de la France reste relativement stable, une fois l'expansion territoriale de la Révolution et de l'Empire de Napoléon résorbée, celui de l'Allemagne connaît bien des transformations.

Pratique liée aux investissements publics et privés, l'architecture n'échappe pas totalement aux séquences temporelles du politique, comme nous l'avons montré ailleurs dès les années 1980. Elle manifeste concrètement, cependant, des continuités qui transcendent les conflits et les ruptures entre régimes et gouvernements, au point que, paradoxalement, les échanges à travers les frontières semblent parfois plus intenses pendant les épisodes guerriers que pendant les périodes pacifiques. Nous avons par principe écarté l'hypothèse d'une correspondance stricte entre l'histoire politique et celle de l'architecture, mais il n'en est pas moins clair que les ruptures politiques et militaires ont des effets concrets, surtout sur les territoires échangés à plusieurs reprises que sont l'Alsace et la Moselle. Ces scansions

n'interrompent pas des continuités comme celle de la réception du modèle haussmannien en Allemagne avant et après 1871, ou celle du Städttebau allemand en France avant et après 1914. En termes plus précis, il est remarquable, par exemple, que l'architecte de la cour et le conseiller influent de Guillaume II pendant des décennies, Ernst von Ihne, reste fidèle à sa formation acquise à l'École des beaux-arts ou que l'architecture allemande des années 1920 continue à être un objet de discussion en France après l'accession au pouvoir des nazis. Parallèlement, le pavillon d'un classicisme un peu décalé construit par Albert Speer pour représenter le III^e Reich à l'Exposition de 1937 recevra une médaille d'or. Et les constructions réalisées par Emil Steffann en Moselle seront célébrées après 1945 dans les pages de *L'Art sacré*.

Des processus d'idéalisation durables se manifestent en effet, par lesquels des édifices ou des plans prennent le statut de modèles et des complexes d'infériorité ou de supériorité se forment entre les deux pays. Il en va ainsi de l'architecture des grands édifices métalliques, lorsque, à quelques années de distance, Alfred Gotthold Meyer fait figurer la galerie des Machines en couverture de son ouvrage de 1908 sur l'architecture du fer, et que Victor Cambon attire l'attention des lecteurs français sur la Turbinenhalle construite au même moment par Peter Behrens. Tout aveuglement géographique doit cependant être évité. L'Allemagne et la France ne sont nullement enfermées dans leur espace propre, et des tiers termes sont perceptibles dans le champ des interférences, qu'ils soient proches, comme la Suisse ou la Belgique, distants mais ô combien présents comme l'Angleterre, ou lointains comme les États-Unis et la Russie... La captation différentielle de certains discours par les architectes ou les urbanistes participe d'ailleurs de notre propos, qu'il s'agisse de l'interprétation de la cité-jardin britannique avant 1914, de la lecture du gratte-ciel américain pendant les années 1920, ou des échos du réalisme socialiste soviétique dans les années 1950, à tout le moins en Allemagne de l'Est et dans les banlieues françaises.

Bien au-delà de sa portée pratique, de cette *utilitas* dans laquelle Vitruve voyait l'une des trois dimensions, l'architecture s'est trouvée investie de sens politiques et idéologiques. Elle a cristallisé dans l'ordre du monument les projets nationaux utilisant les échelles et les registres les plus variés, du monument souvent imposant qui en est l'expression la plus populaire – du Lion de Belfort au Monument de la Bataille des Nations de Leipzig – au programme technique comme les grands espaces couverts – de la galerie des Machines de 1889 à la Halle du centenaire de 1913, ainsi que nos contributions initiales le montrent dans ce volume.

Le parti diachronique que nous avons choisi pour présenter ce vaste ensemble de cas met en évidence la récurrence des

problèmes au cours de la période considérée. Les interférences entre les idéologies politiques que l'architecture condense, qu'elles soient formulées à l'échelle des nations ou à celles des régions, sont explorées par Christian Freigang, qui révèle les convergences et les échanges jusqu'ici inconnus entre Auguste Perret et Hans Poelzig, tandis que Werner Oechslin explore les croisements entre les discours sur la dimension spirituelle de l'architecture au seuil de la modernité. Klaus Niehr étudie le rôle éminent joué par les représentations de l'architecture médiévale dans l'élaboration des discours nationaux, dont le volet patrimonial est exposé par Gabi Dolff-Bonekämper jusque dans ses dimensions sémantiques. Plutôt que de borner l'analyse aux modernes faisant figure aujourd'hui de vainqueurs de l'histoire, Wolfgang Voigt restitue la chronique des traditionalismes, faisant apparaître d'incontestables asymétries, mais aussi des terrains privilégiés de confrontation et de continuité, comme l'Alsace.

Les interférences en quelque sorte externes entre l'architecture et les autres champs de la connaissance sont tout aussi déterminantes que celles internes au champ de la discipline. Daniel Payot identifie les discours philosophiques et sociologiques dont l'empreinte sur la pensée urbaine aura été la plus forte, de Friedrich Nietzsche à Georg Simmel et Walter Benjamin, fort lu pour le premier autour de 1900 en France, tout comme Henri Bergson, tandis que la réception féconde des seconds attendra les années 1970. Barry Bergdoll analyse quant à lui les relations établies entre l'histoire naturelle et la forme architecturale pendant le long XIX^e siècle qui sépare Goethe de René Binet. Le propos de Franck Knoery porte sur un autre type d'articulation externe de l'architecture, celle qui la relie à l'invention artistique, et dont l'exposition rend compte par quelques œuvres clés. Il s'attache à titre démonstratif aux images urbaines produites à l'approche de la Première Guerre mondiale.

Au cœur du dispositif des interférences se trouvent ces protagonistes incontournables que sont les édifices et les projets urbains, comme le Walhalla de Klenze à Ratisbonne, écho du classicisme parisien, l'église Sainte-Clotilde de Gau à Paris, étroitement liée à la cathédrale de Cologne, elle-même inscrite dans un rapport spéculaire avec celle de Strasbourg, qui avait auparavant été au centre du discours. Les édifices emblématiques comme la tour Eiffel, le Bauhaus de Dessau, la Philharmonie de Hans Scharoun à Berlin et le Centre Pompidou de Piano et Rogers à Paris constituent aussi les termes d'une conversation ininterrompue, que représentent également la cité du Weissenhof à Stuttgart, le Hansaviertel, ou l'Université libre de Berlin de Candilis, Josic et Woods. Le cas de l'architecture religieuse est particulièrement significatif, en raison des parallélismes qui peuvent être établis entre

les églises commémoratives, comme le Sacré-Cœur et la première église mémoriale de l'empereur Guillaume, puis entre les recherches de Perret et celles d'Otto Bartning ou Dominikus Böhm, et jusque dans les entreprises collaboratives comme la reconstruction de l'église mémoriale par Egon Eiermann, avec les murs de verre du Français Gabriel Loire. Ainsi que le montre Vanessa Grossman en parcourant les pages de la revue *L'Art sacré*, l'Allemagne fera figure d'idéal pour les églises de la reconstruction française après 1945.

Mais la séquence des projets singuliers résulte aussi des interférences portant sur les supports matériels du processus de modernisation, les doctrines et les discours qui l'accompagnent. Anne-Marie Châtelet identifie dans les politiques de l'hygiène du début du xx^e siècle l'un des registres fondamentaux de l'échange, non seulement dans le champ médical, mais aussi dans celui de l'habitation. Touchant aux programmes héroïques de la modernisation, Christiane Weber met quant à elle l'accent sur le rôle des ingénieurs de structure et leurs relations personnelles à partir de l'entre-deux-guerres. Paradoxalement, le cycle des politiques publiques puissantes de la période de la guerre froide a été jusqu'ici peu étudié, et l'analyse de Volker Ziegler sur les parallèles et les croisements entre grands ensembles et *Großsiedlungen* comble cette lacune béante, tandis qu'Axel Sowa ausculte les dispositifs mis en œuvre depuis les années 1980 pour promouvoir une architecture novatrice.

Les terrains concrets des interférences en matière d'urbanisme, que nous avons observées dans leur dispositif d'ensemble depuis 1800, sont les territoires et les villes occupés, annexés ou échangés, sur lesquels portent un ensemble de contributions consacrées à des périodes d'autant plus intenses qu'elles sont le plus souvent brèves. Les deux remarquables extensions urbaines réalisées entre 1871 et 1918 à Strasbourg et à Metz sont étudiées par Marie Pottecher et Christiane Pignon-Feller. La politique menée par la France immédiatement après dans le Palatinat et la Rhénanie est analysée par Elke Sohn, tandis que nous présentons ces deux entreprises expérimentales sans guère de lendemain que furent les projets élaborés pour la Westmark pendant l'annexion nazie de 1941 à 1944 et pour Mayence et la Sarre dans les années qui suivirent. Revenant sur la région strasbourgeoise, Yves Gendron, Michel Messelis et Volker Ziegler illustrent les nouvelles solidarités régionales qui s'affirment entre les deux rives du Rhin. À côté de ces emprises où des formes pérennes d'interférences se font jour, des lieux éphémères d'interférences se constituent avec les Expositions universelles, comme celles qui se succèdent à Paris de 1855 à 1937, spécialisées comme celles de Dresde en 1903 et 1906, de Leipzig en 1913, de Cologne et de Lyon en

1914, puis les trois expositions de la construction de Berlin, en 1931, 1957 et 1987. Alexandre Kostka met en lumière le rôle éminent des expositions d'art décoratif, dont l'impact sera inversement proportionnel à leur durée.

Enfin, il ne saurait y avoir d'interférences sans l'action et l'expérience des observateurs que sont les voyageurs, les écrivains, les critiques et bien entendu les architectes et les urbanistes. Ces interférences personnelles se matérialisent sur des supports changeants, avec l'invention de la lithographie et de la gravure sur acier, puis avec toutes les techniques de reproduction et de diffusion de la photographie. La circulation des ouvrages illustrés comme ceux, français, de Percier et Fontaine ou de Durand et ceux, allemands, de Boisserée, Chateauneuf ou Schinkel, puis celle des revues professionnelles, jouent un rôle aussi important que celui des ateliers des écoles. À ces supports spécialisés s'ajoutent les périodiques populaires, surtout après l'apparition de la photogravure. Les notations plus intimes s'accumulent aussi, des croquis de voyages comme ceux de Friedrich Gilly sur les fêtes révolutionnaires ou ses relevés des projets comme la rue des Colonnes, parvenus jusqu'à Berlin. Et tandis que les aquarelles féériques de Victor Hugo confortent l'image d'une Allemagne romantique, les Allemands s'intéressent à l'émergence de Paris comme capitale d'une culture séculaire. Avec la pratique de la photographie, les observations changent de support, mais les clichés que Leonhardt réalise des ponts de Freyssinet, ou les diapositives de la Stalinallee par Marcel Lods, ne sont au fond guère différents dans leur visée à la fois personnelle et documentaire. C'est ainsi un véritable corpus visuel qui s'est constitué, support matériel des interférences, et fournissant pour l'exposition des matériaux oubliés ou enfouis, dont les traces se trouvent dans les pages qui suivent. Les trajectoires de ces agents humains sillonnent l'espace des deux nations, qu'ils y effectuent de simples excursions ou qu'ils y trouvent le théâtre de leur exercice professionnel. Trois parmi les principales figures actives au cours de la période considérée font donc l'objet d'une attention particulière : Karl Friedrich Schinkel, sur les voyages parisiens duquel se penche Andreas Beyer ; Gottfried Semper, dont le bref mais intense exil parisien est étudié par Pierre Bourlier ; et Julius Posener, dont la parole si touchante a été retrouvée. C'est à celui qui fut pour l'un d'entre nous un maître décisif et inoubliable, et pour l'autre le plus émouvant des témoins, que nous dédions l'ensemble de ce projet.